

## Essai sur la Psychiatrie

« Cher Ami, et cher confrère

Nous savons tous les deux avec quelle humilité nous devons exercer notre spécialité. Freud, lui-même n'estimait-il pas qu'il avait ouvert une porte, mais que le succès de ses thérapies serait réservé à une petite élite, douée d'une capacité d'écoute et d'analyse exceptionnelle, à laquelle il ne prétendait même pas appartenir !

Ayant encore moins que lui la prétention d'en faire partie, je suis plein d'admiration pour cette guérison que vous pouvez désormais ajouter à votre palmarès, et dont je peux d'autant mieux témoigner qu'il s'agit de la mienne !

Vous étiez le seul, cher Ami, à qui je savais que je pouvais dévoiler en toute confiance cette névrose qui m'a littéralement pourri l'existence et qui a failli miner aussi mon ménage: ces réveils calamiteux dans un bain de sueur, en pleine nuit, dans un lit en bataille, ces gesticulations désordonnées pendant mon sommeil, semble-t-il précédées le plus souvent de gémissements ou de grognements et pire que tout : ce pouce que je suçais en me réveillant.

Dieu sait que j'avais tout essayé pour explorer tout seul mon Moi profond, et tenté d'y trouver le traumatisme à l'origine de ce trouble. La méditation, l'auto-hypnose, j'en passe et des meilleures. En vain. L'affaire avait presque sûrement eu lieu dans mon enfance, voire ma petite enfance, autant dire, pour nous psychiatres, la période la plus difficile à explorer puisque neuf fois sur dix le problème est d'origine sexuelle alors même que les caractères sexuels ne se sont pas encore affirmés dans leur plénitude.

Pendant ce temps, ma situation empirait au point que les symptômes se manifestèrent même pendant les courtes périodes de somnolence auxquelles je crois que nous finissons tous, ou presque tous, par succomber - moi en tout cas - heureusement derrière le divan de nos patients !

C'est alors que je me suis décidé à vous en parler.

Pour moi, cher Ami, votre modestie devrait-elle en souffrir, vous êtes le meilleur – la suite l'a prouvé – et, soit dit en passant, vous dirais-je que je ne tiens pas pour rien dans votre talent la réputation de talmudiste distingué que vous aviez déjà durant nos études? Je crois - et je ne plaisante qu'à moitié - qu'un esprit assez fin et perspicace pour déduire des écritures anciennes qu'il mettrait sa vie éternelle en danger en appuyant sur un bouton électrique pendant le Shabbat, a plus que la souplesse nécessaire pour suivre les méandres du Moi profond et pêcher au fond de quelque marigot neuronal le grain de sable qui s'y cache !

Et, comme par hasard, ce grain de sable, c'est bien vous qui m'avez aidé à le trouver !

Il est vrai qu'au début, passez moi l'expression, nous avons pas mal « vasouillé ». Un peu en désespoir de cause, il faut bien le dire, nous avons fini par explorer cet amour d'enfance – même si c'était à une époque où j'avais cessé de sucer mon pouce depuis longtemps – qui, dans mon souvenir, avait tout d'un véritable amour sauf sa conclusion naturelle parce que nous étions l'un et l'autre beaucoup trop jeunes.

Nous sommes ensemble arrivés à la conclusion que cet amour inachevé pouvait avoir frustré un instinct pas encore perçu, et que le puceux que je suçais, c'était l'enfant que je n'avais pas fait. Hypothèse hasardeuse naturellement. Mais nous en avons l'habitude. En tout cas, si cette hypothèse était la bonne, le seul moyen d'en finir était de faire maintenant ce que nous n'avions pas fait près de soixante ans plus tôt.

Dieu merci, avec Google et Facebook, rien de plus facile que de renouer les liens les plus anciens. Ce fut un jeu d'enfant de redevenir « l'ami » de mon ancienne Dulcinée. Je ne tenais pas cependant à ce que nous nous rencontrions sur Skype avant d'avoir pu lui expliquer de vive voix les raisons de ces retrouvailles. Ce que je fis quelques jours plus tard en allant lui rendre visite à Dijon, prétextant l'heureux hasard d'un congrès médical.

Pour faire bref et passer rapidement sur une histoire dont vous imaginez facilement que je ne sortis pas grandi, mon ancienne amie était devenue ce que les annonces spécialisées auraient appelé avec tact une « dame d'âge mûr, restée coquette » si elle s'était cherché un compagnon. Mais elle avait encore un mari et elle envisageait d'autant moins de le tromper qu'il y avait belle lurette que, selon sa propre expression, « elle avait fermé boutique »... et, toujours selon ses termes, elle n'avait aucune intention de la « rouvrir ».

Dois-je dire que, de mon côté, même si les choses s'étaient passées autrement, je n'imaginais plus que *la chose*, dénuée de la moindre pulsion et pratiquée pour ainsi dire sur ordonnance, eût pu régler en quoique ce soit mon problème.

Nous le reprîmes à zéro !

C'est au cours d'une des deux ou trois séances suivantes durant laquelle je rabâchais sans grand espoir et pour la nième fois les mêmes souvenirs vaseux, que vous m'avez interrompu et je me rappelle notre dialogue comme si c'était hier :

- Pourquoi vous agitez-vous ? M'avez-vous demandé brusquement.
- Je m'agite ?
- Oui, depuis un moment, vous vous tortillez !

Je n'en avais pas conscience et je craignis une seconde le retour d'une de mes crises. Mais, le temps de me reprendre, je pus le rassurer (et moi aussi) :

- Non, non, ce n'est rien. Simplement, si je puis me permettre, cher Ami, votre divan commence à donner des signes de fatigue et deux ressorts...
- Fatigué mon divan ? Vous êtes le premier à le dire ! Laissez moi voir cela...

Vous savez combien il est exceptionnel d'interrompre une séance d'analyse de cette manière mais j'avais trop de respect pour vos méthodes pour élever la moindre objection.

Je vous cédai la place et, le temps que vous vous allongiez, je m'installai dans votre fauteuil, ce fauteuil en forme d'œuf des années soixante qui avait longtemps suscité mon envie. Et là, surprise, une fois enfoncé dans cette coquille, je fus saisi d'une bouffée de chaleur et d'un malaise que je ne connaissais que trop bien et qui me fit jaillir comme un diable de sa boîte.

Ce fut mon « Eureka » !

D'une manière que vous avez probablement jugée cavalière, je m'enfuis littéralement de votre cabinet et je me précipitai chez moi. Sans même me débarrasser, j'allais plonger directement dans les vieux albums de photos que ma mère m'avait laissés. J'y trouvai ce que je cherchais :

des photos de moi bébé, prisonnier des langes cotonneux dans lesquels on enfermait les bébés à cette époque. Terrifiante douceur dans laquelle l'enfant était littéralement ligoté!.... »

Le Docteur X... posa la lettre qu'il venait de me lire sur la table du café où je l'avais rencontré dans le cadre d'un «Essai sur la Psychiatrie » que j'avais l'ambition de publier. J'en avais déjà écrit les trois quarts quand un ami m'avait conseillé de le rencontrer.

- J'étais guéri ! dit-il en souriant. J'avais enfin trouvé la cause de ma névrose, le fait « abrégé » comme nous disons dans notre jargon. C'est notre petit côté Diafoirus, précisa-t-il, toujours souriant.
- Alors, c'est fini : vous n'avez plus de crises?
- Bien sûr que si !...

Il avait l'air surpris de la naïveté de ma question.

- Pour les symptômes, il n'y a rien à faire. Ils sont là pour toujours, mais maintenant je m'en fiche !

Je ne sais pas si je vais poursuivre mon « Essai sur la Psychiatrie ». Ou, alors, peut-être avec un autre titre....

---